

Méréologie et théorie des ensembles: quel levier phénoménologistant?

Pablo Posada Varela. Université Paris IV – Sorbonne / Bergische Universität Wuppertal.

Sommaire:

§ 1. *L'ontologie formelle et la science phénoménologique. Préliminaires*

§ 2. *Le point de vue du moi phénoménologistant. La structure de la « kinesthèse phénoménologistante »*

§ 3. *La théorie des tous et des parties ou méréologie. Bref exposé*

§ 4. *Méréologie et théorie des ensembles: premier aperçu*

§ 5. *L'« ensemble » et le « tas » (S. Lesniewski)*

§ 6. *Morceaux, parties formelles (G. Bueno) et moments (ou rien que parties)*

§ 7. *L'ensemble vide comme impossible méréologique. Le réductionnisme et les enjeux de la Fundierung (I)*

§ 8. *La préséance méréologique de la pluralité. Le réductionnisme et les enjeux de la Fundierung (II)*

§ 9. *Ouvertures sur la théorie de la réduction phénoménologique: déhiscence concrète et déhiscence abstraite*

271

SEPTIEMBRE
2016

§ 1. *L'ontologie formelle et la science phénoménologique. Préliminaires*

L'ontologie formelle constitue, pour le dire ainsi, le squelette des ontologies matérielles ou régionales. Elle est faite de purs rapports entre contenus. Cette pureté formelle lui donne de traverser indifféremment toutes les catégories matérielles. Cette traversée n'est donc possible qu'en vertu d'une foncière indépendance de la forme par rapport aux contenus qu'elle met en liaison. De la même façon, les vérités analytiques ne le sont qu'en vertu de leur forme : leur vérité résiste à toute substitution.

La phénoménologie, tel nous l'apprenons dans *Ideen I*, est pourtant une science matérielle a priori, plus concrètement une science des vécus transcendants. Par ailleurs, nous savons aussi que, toute matérielle qu'elle soit, elle ne saurait se passer d'ontologie formelle : c'est qu'il faut justement *parler* et *consteller* toutes ces vérités matérielles, tout ce système des ontologies a priori, tout le système des vérités synthétiques a priori. Bien que le synthétique a priori soit matériel – telle est l'une des nouveautés introduites par Husserl et dont on n'a pas encore fini de mesurer l'importance, voire le caractère révolutionnaire – ses

vérités ont bel et bien une forme. Autrement dit, que les vérités synthétiques a priori ne le soient pas en vertu de leur forme (ce qui est réservé, chez Husserl, à l'analytique a priori) ne veut nullement dire que les vérités matérielles n'aient pas de formes, qu'elles n'aient pas une structure, qu'elles soient informes. Elles requièrent une forme dès lors qu'elles constellent des moments différents, des «parties disjointes».

Nous touchons là à la raison pour laquelle Husserl se montre extrêmement précautionneux, dans *Ideen I*, quant à la suspension de l'ontologie formelle : en fait, il n'en est rien, sans quoi la phénoménologie serait impossible comme discours, comme phénoménologie. Ce n'est que la référence directement «ontologique» de l'ontologie formelle, son éventuelle vocation platonicienne, qui tombe sous le coup de *l'épochè*, mais aucunement l'ontologie formelle dans son versant heuristique et structurant.

Que l'ontologie formelle soit indifférente aux contenus qu'elle met en liaison ne signifie pourtant pas que certaines parties de cet immense catalogue de formes qu'est l'ontologie formelle se montrent plus adéquates à relier ou consteller tels ou tels contenus. Cette question s'adresse non pas au fond des choses, au tissu du réel, mais, déjà et bien avant, au discours phénoménologique lui-même et au sujet opératoire qui fait la science phénoménologique. Quelle théorie formelle convient le mieux aux contenus de la science phénoménologique? Quel est le «meilleur» squelette pour dire leurs vérités? Ce sont désormais des questions adressées au phénoménologiser visant à sauvegarder la spécificité des rapports phénoménologiques dont est tissée la concrétion ou cohésion spécifiquement phénoménologique.

272

Or comment délimiter la spécificité de ces rapports eu égard à d'autres genres de rapports (par exemple simplement logiques, voire ontologico-causaux, ou simplement rhapsodiques)? Comment faire justice – dans le dire, dans l'énonciation et l'inscription scripturale – à la spécificité de la cohésion phénoménologique? Quels outils formels permettraient de rendre le tissage de la cohésion phénoménologique de la meilleure façon possible?

SEPTIEMBRE
2016

C'est à ces questions que touche *implicitement* Gian-Carlo Rota dans ce passage, tout à fait fascinant, tiré d'un texte intitulé «Husserl et la réforme de la logique», dès lors qu'il pose, *explicitement*, la question des opérateurs à même de saisir les rapports proprement phénoménologiques:

« La tâche à venir est de développer les structures de la phénoménologie génétique (qui, comme le disait Merleau-Ponty, coïncide avec la *logique inductive* tant souhaitée) jusqu'à atteindre un niveau de rigueur bien plus grand que celui de la logique mathématique. Le point de départ pourrait être la formalisation des relations ontologiques primaires supprimées lorsque les relations d'inclusion (\subset) et d'appartenance (\in) furent introduites par la théorie des ensembles. En grappillant dans la littérature phénoménologique l'on pourrait proposer l'analyse de relations telles que : *a* manque de *b*, *a* est absent de *b* (nous invitons le lecteur à décrire selon des termes précis la différence entre l'absence et la

classique «non appartenance»), a révèle b , a plane sur b (comme; «la menace de l'erreur plane sur la vérité»), a est implicitement présent en b , «l'horizon de a » et ainsi de suite. D'un très grand intérêt scientifique est d'ailleurs la relation de *Fundierung*, parmi les découvertes logiques les plus importantes de Husserl.»¹.

Ce texte nous permet d'amorcer notre développement car il en avance les éléments essentiels. Au premier chef, le concept méréologiquement strict de *fondation*², avec le sens corrélatif de ce qui est à comprendre comme une vraie «réduction méréologique»³, réduction méréologique qui l'est, principalement, des opérateurs ensemblistes fondamentaux, à savoir, l'inclusion et l'appartenance. En effet, ce texte anticipe, à l'occasion du problème de la «logique» profonde impliquée dans les rapports phénoménologiques, ce qui fera l'essentiel de notre propos : l'opposition, eu égard au phénoménologistant, i.e. aux intérêts de la science phénoménologique et de ses énoncés, entre théorie des ensembles et méréologie. Ainsi, gardons à l'esprit que l'horizon ultime de ce texte est à situer dans la «théorie transcendantale de la méthode». C'est pour cette raison que, avant de fouler le terrain de la «théorie transcendantale des éléments» pour essayer de dégager ce que la 3^{ème} *Recherche Logique* nous dit sur la «méréologie» (face à la théorie des ensembles) et, partant, sur l'idée de concrétude phénoménologique, nous nous devons de prendre le point de vue de l'instance qui aura donc recours à telle ou telle partie de l'ontologie formelle, à savoir, le moi phénoménologistant. Le prochain paragraphe se situera donc sur le terrain de la «théorie transcendantale de la méthode», à l'horizon de nos préoccupations, bien que notre texte prenne son essor, comme on le verra, dans la théorie transcendantale des éléments. En effet, leur point de départ est bien celui des concrétudes en concrescences.

§ 2. *Le point de vue du moi phénoménologistant. La structure de la «kinesthèse phénoménologistante»*

Le faire phénoménologistant peut être compris comme faire méréologistant: c'est la thèse de théorie transcendantale de la méthode qui préside à ce travail. Nous aurons à y revenir à plusieurs reprises. Laissons-la, pour l'heure, de côté, et limitons-nous à égrener les composantes qui forment la structure du faire phénoménologistant. Mettons donc entre parenthèses la question de la méréologie (dans sa différence avec la théorie des ensembles) comme partie de l'ontologie formelle susceptible d'être, avec plus ou moins d'opportunité, mobilisée pour les besoins de l'analyse phénoménologique. Que fait donc le moi phénoménologistant? Le nœud de son activité est bel et bien l'acte de réduction. Laissons

¹ Gian-Carlo Rota *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Vol. VI. De la collection «Mémoires des Annales de phénoménologie», Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens 2005. p. 114.

² Comme on aura l'occasion de le voir, Gian-Carlo Rota insiste largement sur la spécificité du concept phénoménologique de *Fundierung* – notamment dans le fort intéressant article ayant justement «*Fundierung*» pour titre. On peut consulter certains textes réunis dans le magnifique recueil *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Vol. VI. des *Mémoires des Annales de phénoménologie*, 2005; traduit par Albino Lanciani et Claudio Majolino.

³ Cf. Pablo Posada Varela «Introduction à la réduction méréologique» dans *Annales de phénoménologie* n° 12, 2013.

donc de côté (nous n'aurons ni la place ni le temps de le traiter) des activités autres, liées à la mondanéisation secondaire, comme la «scientifisation (*Verwissenschaftlichung*)⁴. En quoi consiste le faire phénoménologistant en tant que faire «ré-con-ducteur»?

Grosso modo, le faire phénoménologistant est un contremouvement qui se fait *auprès* du transcendantal. Il s'agit du *Dabeisein* du moi phénoménologistant, dont parlait Fink. *Dabeisein* par rapport à la vie transcendantale. Le propre du transcendantal est d'être une corrélation entre vie constituante et monde. Nous avons essayé, dans d'autres travaux, de cerner ce rapport de corrélation en termes méréologiques, comme concrescence entre deux parties dépendantes (vie transcendantale et monde) séparées par un *Abgrund des Sinnes*, un abîme de sens⁵. Voilà qui concentre, en un sens, le mystère de la concrescence entre vie et monde comme rien que parties: mystère d'une non-indépendance entre parties (ou, qui plus est: une radicale dépendance) couplée, de part et d'autre de l'*Abgrund des Sinnes*, avec une absolue irréductibilité.

Le faire phénoménologistant, quant à lui, résulte d'une *Spaltung* supplémentaire creusée *au-dedans de* la partie dépendante «vie transcendantale». Le contremouvement réductif a pour effet d'intensifier les concrescences au sein des rapports de dépendance entre concrétudes. C'est ainsi que l'on dégagait dans nos travaux antérieurs une sorte de kinesthèse phénoménologistante. À l'instar de toute kinesthèse, la kinesthèse phénoménologistante est articulée selon deux termes: un *antécédent* (la sensation de mouvement à proprement parler) et un *conséquent* (les variations corrélatives dans l'apparaître).

274

SEPTIEMBRE
2016

L'antécédent de la kinesthèse phénoménologistante est le contremouvement phénoménologistant, possible depuis la déhiscence de la vie phénoménologistante par rapport à la vie transcendantale. Or ce contremouvement *produit* des effets dans la concrescence transcendantale, à savoir, au sein du conséquent de ladite kinesthèse phénoménologistante. C'est là, justement, la matière propre de la théorie phénoménologique, son fonds, à savoir, les concrescences que le faire phénoménologistant, justement *de* son contremouvement, permet de phénoménaliser. Ce sont les concrétudes (en concrescences) de la théorie transcendantale des éléments; en un sens, les «éléments» de la théorie transcendantale des éléments, situés, par ailleurs, à divers registres architectoniques (comme registres de concrescence), le schématisme et le rapport intentionnel étant les deux types fondamentaux (à des registres architectoniques différents) de concrescence.

⁴ Bien entendu, l'écriture de la science phénoménologique par le moi phénoménologistant est une partie du processus de scientifisation et un élément de la mondanéisation secondaire. Il faudra consacrer un autre travail à la question de l'imprégnation scripturale subie par l'acte, supposément pur (sorte de pure performativité) de la réduction. La méréologie elle-même peut jouer un rôle de pivot dans le traitement de cette question que la démarche, extrêmement puissante et féconde, de Frank Pierobon pose à la phénoménologie.

⁵ Cf. Pablo Posada Varela. «Prises à parties. Sur la kinesthèse phénoménologistante» in *Annales de phénoménologie* n°13, 2014. Amiens.

Notre problématique répond au constat qu'il y a bel et bien un effet – et c'est en cela qu'il y a *effectivité* de la kinesthèse phénoménologisante – entre les concrescences (leur phénoménalisation) et la *façon* dont le phénoménologiser met à contribution sa propre déhiscence par rapport au transcendantal (qui n'est autre, en un sens, que la déhiscence de la vie éveillée à elle-même). C'est justement de cette *façon* (du phénoménologiser) qu'il y va, et ce *pour autant que* cette façon phénoménologisante a des effets de phénoménalisation, des suites ou résultats à l'autre bout de la kinesthèse architectonique. C'est le jeu du phénoménologiser ouvert par l'*effectivité* de la kinesthèse phénoménologisante qui délimite notre problématique et la porte à présent sur l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante. Qu'est-ce à dire?

Une déhiscence phénoménologisante trop abstraite aura tendance, par une trop grande insistance dans l'excès de l'écart phénoménologisant, à produire une fixation des concrétudes, à éliminer leur vertu concrescente et à les dé-poser dans un tiers englobant (refermant ainsi et la concrescence et l'*Abgrund des Sinnes* lui-même). Or tout cela se fait *depuis* une certaine disposition phénoménologisante, *depuis* une façon bien particulière du contremouvement phénoménologisant qui induit, à une vitesse vertigineuse, certaines inerties du côté des concrétudes, sensibles, à leur niveau architectonique, à des appels d'air insoupçonnés et diaboliques produits, justement, par une certaine déhiscence.

Or, il y a certes un phénoménologiser qui sait se mouvoir selon une déhiscence concrète. Il s'agira du contremouvement phénoménologisant qui fait apparaître les concrétudes comme concrétudes phénoménologiques, comme concrétudes en concrescences. Notons, néanmoins, et quoi qu'il en soit du résultat (du côté du conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) que ces deux cas de déhiscence, ces deux façons de *reprendre* la déhiscence de la vie par rapport à elle-même, répondent et dépendent de l'*effectivité* de la kinesthèse phénoménologisante. Dans chaque cas, c'est une façon d'avoir affaire à la déhiscence du phénoménologiser par rapport au transcendantal qui amènera telle ou telle conséquence dans la phénoménalisation des concrescences: soit vers leur intensification, soit vers leur fixation. C'est de ce genre de dérives et inerties qu'est fait l'anonymat phénoménologisant. C'est cet anonymat phénoménologisant qu'il s'agit de réveiller tour à tour une fois réveillé l'anonymat transcendantal (ou proprement phénoménologique) et engagée la réduction. Autrement dit, la réduction, une fois soulevé l'anonymat de la vie transcendantale où se meut l'attitude naturelle, est toutefois hantée, au-dedans d'elle-même, par des erreurs *de* réduction, des erreurs *dans* le réduire, des erreurs phénoménologisantes. C'est justement pour cette raison qu'un choix méthodique quant au dire – méréologie ou théorie des ensembles (ou un autre pan de l'ontologie formelle⁶) – s'avère lourd de conséquences.

⁶ Pour s'opposer à la théorie des ensembles, G.-C. Rota pense, plutôt, à la théorie des catégories introduite par S. Mc Lane et S. Eilenberg et fortement développée par A. Grothendieck. Nous nous bornons, ici, à l'opposition théorie des ensembles / méréologie.

Que dire donc des outils formels propres à un phénoménologiser à même de sauvegarder la spécificité des rapports phénoménologiques dont est tissée la concrétion (spécifiquement phénoménologique)? Comment délimiter la spécificité de ces rapports toujours et encore à phénoménologiser eu égard à d'autres genres de rapports (par exemple ontologiques)? C'est pour apporter un début de réponse à ces questions que nous nous tournons, à présent, vers la méréologie ou théorie des tous et des parties, telle que Husserl la développe dans sa *3ème Recherche Logique*.

§ 3. La théorie des tous et des parties ou méréologie. Bref exposé

La théorie des tous et des parties, exposée dans la troisième des *Recherches Logiques*, dresse un classement des divers types de tous. Or le fil conducteur de ce classement n'en demeure pas moins original qui détrône d'emblée le tout lui-même, sans quoi la « méréologie » devrait s'appeler « hologie ». La « méréologie » porte bien son nom car le critère classifiant des types des tous revient aux types de rapports des parties au sein du tout. Nous y trouvons, en germe, l'opposition entre méréologie et théorie des ensembles. La méréologie fait franche opposition à une pensée en termes d'ensembles et éléments (des ensembles). En effet, la particularité de la méréologie tient au fait de *ne pas se donner le tout, dont les parties font partie, d'avance*. Autrement dit: ce sont les parties, dans et selon leur type de rapport, qui « fondent » le tout ; tout d'un type particulier (selon le type de rapport entre les parties). La perspective méréologique veut donc que la « fondation » soit strictement *antérieure* au « tout » et dépende exclusivement du rapport entre les parties de ce tout. On y viendra. Avançons pour l'heure dans l'explicitation de la méréologie.

276

SEPTIEMBRE
2016

Les deux genres fondamentaux de rapports entre parties sont ceux de dépendance et d'indépendance entre parties au sein d'un tout.

Une partie est dite indépendante quand elle n'a nul besoin d'une autre partie (ou d'un tout) pour exister. Elle peut certes faire partie d'un tout, mais elle pourrait, en principe, constituer un tout à elle seule. Ainsi, l'un des pieds d'une chaise peut à lui seul, moyennant une fragmentation ou morcellement (*Verstückung*), constituer un tout. La chaise elle-même est un tout fait de parties, certes, indépendantes, mais dont la *configuration* n'est tout de même pas *arbitraire*. C'est de ce genre de tous que s'occupe la *Gestalttheorie*, attentive à ce que Husserl dégage aussi comme formes figurales d'unité. Or la *non arbitrarité* à laquelle la phénoménologie s'intéresse (et qui fait le *phénoménologique* de la phénoménologie) est encore, comme on le verra, d'un autre ordre, bien plus profond.

Il existe un autre genre de tous, les dits «tous catégoriels» ou «formes d'unités catégoriales» (dont traite le §23 de la *troisième Recherche Logique*), réunissant des parties de façon *complètement arbitraire*. C'est ici que nous retrouvons l'équivalent méréologique des «ensembles» de la théorie des ensembles. L'«être ensemble» de leurs parties n'est absolument pas fondé ou motivé par la nature ou le contenu eidétique de celles-ci. Ainsi, un tout

catégoriel peut être formé par les objets désignés par «le nombre 5», «la planète Mars», «une chaise» et n'importe quel autre élément.

Ce n'est pourtant que depuis un autre genre de tous, les «touts au sens strict», que se déploiera – par variation eidétique – le *synthétique a priori* au sens de la phénoménologie. Ce sont les tous qui intéressent primordialement la phénoménologie, les «touts au sens plein et au sens propre» comme dira Husserl. Qu'est-ce à dire?

En effet, les tous au sens éminent sont formés d'un type de parties qui reçoivent le nom de «moments», et dont le trait principal est d'être *absolument non indépendantes*, et ce contrairement aux morceaux ou fragments (*Stücke*) qui, comme on vient de le voir, ne sont que relativement dépendants du tout qu'ils conforment; leur indépendance – partant, aussi relative – se montre moyennant, nous dit Husserl, la possibilité d'une *Verstückung*. En revanche, les tous au sens éminent, faits, quant à eux, de «moments», ne peuvent absolument pas être l'objet d'une quelconque fragmentation ou *Verstückung*. Leurs parties ne peuvent être séparées du tout qu'elles intègrent (voire fondent) que par «abstraction». L'envers de cette expérience de morcellement impossible est, justement, celle de l'apodicticité. En phénoménologie classique, cette apodicticité est fondée sur les lois eidétiques qui commandent les rapports entre genres et espèces dont les moments sont les instanciations.

La couleur, la forme et l'extension sont un exemple de «moments» dépendants formant un tout. En effet, chacun de ces moments ne peut exister, ne peut *être ce qu'il est*, littéralement *se tenir dans* son identité (telle couleur, telle forme, telle extension) ou *tenir à* son identité qu'à la condition de faire partie d'un tout comportant d'autres moments, également dépendants. La couleur ne peut être une *telle* couleur concrète que si elle est étendue – sur *telle* extension concrète – et revêt une *certaine* forme (fût-elle plus ou moins informe). On dit alors, et c'est ici qu'entre en ligne de compte le concept fondamental de *Fundierung* dans son usage propre, que ces moments «fondent» ensemble un tout concret. Lisons Husserl sur ce point :

« En général un tout, au sens plein et au sens propre, est une connexion déterminée par les genres inférieurs des “parties”. À chaque unité concrète appartient une loi. C'est d'après les différentes lois ou, en d'autres termes, d'après les différentes espèces de contenus qui doivent faire fonction de parties, que se déterminent des espèces différentes de tous. Le même contenu ne peut donc faire fonction arbitrairement tantôt de partie de telle espèce de tous, tantôt de partie de telle autre. L'être-partie et, plus exactement, l'être-partie-de-cette-espèce-déterminée (d'espèce métaphysique, physique, logique, ou relevant de toute autre distinction qu'on voudra) est fondé, dans la détermination générique pure des contenus dont il s'agit, selon des lois qui, au sens où nous l'entendons, sont des lois aprioriques ou des “lois d'essence” ». (*Hua.* XIX/1, pp. 289-290).

Ce passage révèle à quel point les lois eidétiques sont essentielles à ce type de rapport entre parties dans un tout. Le statut ontologique, remarquable, des parties qui conforment «un tout, au sens plein et au sens propre» est en parfaite coalescence avec les lois d'essence. C'est, autrement dit, le terrain méréologique où les lois d'essence acquièrent une expression concrète. Citons, à l'appui, ce passage où le privilège de la notion de «dépendance» par

rapport à celle d'«indépendance» est manifeste, et où finalement c'est au rapport de «dépendance» que revient la primauté ontologique:

«La coloration de ce papier est un moment dépendant de celui-ci; elle n'est pas seulement une partie en fait, mais, par son essence, *en vertu de son espèce pure, elle est prédestinée à être une partie*; car une coloration prise *en général et purement comme telle* ne peut exister que comme moment dans une chose colorée. Pour les objets indépendants une telle loi d'essence manque: ils peuvent se ranger dans des touts plus vastes, mais ce n'est pas là pour eux une nécessité.» (Hua XIX/1, 244).

En effet, au regard de la recherche eidétique (et phénoméno-*logique*), les touts faits d'«objets indépendants» sont moins riches, plus vides, et donc à l'opposé du type de tout concret dont les parties se trouvent en rapport de dépendance absolue les unes par rapport aux autres. Ce privilège est, en effet, d'ordre *eidétique*. Cependant, cela ne veut nullement dire que toute forme de concrescence soit eidétiquement réglée. Il existe bel et bien des concrescences schématiques qui ne sauraient être l'instance d'une loi eidétique.

Rappelons, en lien avec ce que nous disions dans notre §1, que les concepts de tout et de partie appartiennent à l'ontologie formelle et peuvent, bien entendu, s'appliquer à d'autres «objets» au-delà des exemples monopolisant la 3^{ème} Recherche, à savoir, ceux qui relèvent des choses physiques ou, parfois, des sons (comme le faisait C. Stumpf dans sa *Tonpsychologie*). Ainsi, Husserl nous dit :

«J'ai déjà mentionné dans la Recherche précédente que cette différence, apparue tout d'abord dans le domaine de la psychologie descriptive des données sensorielles, peut être conçue comme un cas particulier d'une différence générale. Elle s'étend alors au-delà de la sphère des contenus de conscience et devient une différence de la plus haute importance théorique dans le domaine des *objets en général*.» (Hua XIX/1, 227).

278

SEPTIEMBRE
2016

En effet, et dans le sens de cette dernière citation, la 4^{ème} Recherche témoigne, par exemple, de l'application de la méréologie aux significations, visant à conformer une grammaire pure logique dont l'armature formelle est méréologique. La 5^{ème} aux vécus, et la 6^{ème}, pourrait-on dire, à l'enchaînement des visées intentionnelles et leurs possibles unités de fondation, étagées en termes d'actes de plus en plus complexes.

Dans le cas des «rien que parties» conformant un vécu, il s'agirait, par exemple, (pour reprendre les termes de la 5^{ème} Recherche) de la matière intentionnelle, du sens d'appréhension, de la qualité intentionnelle, du contenu sensible. Ces «parties» du vécu sont des rien que parties, des parties au sens propre constituant des touts au sens propre. Husserl fait certes un usage massif et, pour la plupart, opératoire, des acquis formels (i.e. d'ontologie formelle) de la 3^{ème} Recherche dans le terrain⁷, concret, des analyses de la 5^{ème} Recherche.

⁷ Terrain qui est celui de la région conscience, opposée au monde, et qui deviendra, dans *Ideen I*, l'*Urregion* conscience (transcendantale) «contenant» noématiquement le monde (malgré les paradoxes qui découlent de ce remarquable tour de force).

Notons que l'analyse *ultime* des touts en parties bute, en dernière instance, sur des touts ultimes – des touts concrets au sens éminent – dont les parties – partant, parties «concrètes», pourrait-on dire aussi, au sens éminent – *ne peuvent plus* constituer des touts. Ainsi, cette configuration ultime consistant en un tout fait de moments est l'ultime pierre d'achoppement de l'analyse méréologique. Pour tenter un abord méréologique de l'idée de concrétude phénoménologique, il faut partir de ces touts concrets au sens strict, touts exclusivement fondés *sur* et *par* leurs parties ou, plus radicalement, fondés, pourrait-on dire, *rien que* «de» leurs parties. C'est aussi ce type de configuration méréologique qu'il nous convient de garder à l'esprit afin de saisir les différences essentielles entre méréologie et théorie des ensembles.

§ 4. Méréologie et théorie des ensembles: premier aperçu

On sait à quel point la *spécificité* de la méréologie ou théorie des touts et des parties s'est jouée face à et même ouvertement *contre* la théorie des ensembles. Cela apparaît de façon absolument claire dans la formalisation de la méréologie entreprise par le grand logicien polonais Stanislaw Lesniewski.

Nous venons de voir que, dans la 3^{ème} *Recherche Logique*, les «touts» dits «catégoriels» correspondent au traitement que les ensembles (de la théorie des ensembles) reçoivent *du dedans de* la méréologie. La particularité de la méréologie tient au fait de *ne pas se donner le tout, dont les parties font partie, d'avance*. Autrement dit: ce sont les parties, dans et selon leur type de rapport, celles qui «fondent» le tout. La spécificité du tout en question dépendra exclusivement du type de rapport entre parties. La «fondation» est donc antérieure au «tout» et s'interdit – en court-circuitant, du moins structurellement, toute circularité dans la fondation – d'avoir recours au «tout» qui en résulte et qui n'est, pour le dire ainsi, que l'ultime produit, dont le danger, pour l'analyse, est qu'il *paraît* être d'un *seul tenant*, effacer de sa présence *une* la concrétude, *nécessairement plurielle* – on y insistera tant et plus – qui est *pourtant* à l'origine de sa fondation.

Husserl, conscient de ce danger, se sera efforcé de court-circuiter les potentiels méfaits que sur les parties en concrescence peut avoir le tout, comme si l'inertie phénoménologique qui est celle de l'unité de fondation risquait à tout moment de se dépasser en unité ontologique (avec le conséquent étouffement de la concrescence phénoménologique). Citons ce passage de Husserl, tiré de la 3^{ème} *Recherche Logique*, et particulièrement évocateur sur ce point. Il se situe au tout début du § 21 intitulé «Détermination exacte des concepts prégnants de tout et de parties, ainsi que de leurs espèces essentielles, au moyen du concept de fondation»:

«Notre intérêt s'est porté, dans les considérations qui précèdent, sur les rapports d'essence les plus généraux entre touts et parties, ou encore entre les parties entre elles (de contenus se réunissant en un «tout»). Dans nos définitions et descriptions à ce sujet, le concept de tout a été *présupposé*. On peut

cependant *partout se passer* de ce concept, et lui substituer la simple *coexistence* des contenus que nous avons qualifiés de parties.»⁸.

Les déplacements et changements d'accent que la méréologie charrie implicitement par rapport à ce qui, au fond, est un certain questionnement ontologique travaillant avec des entités plus ou moins individuées et, pour le dire ainsi, arrêtées, deviennent particulièrement clairs à la lumière de quelques aspects de la formalisation logique de la méréologie que propose Lesniewski. Ce n'est pas pour rien que cette formalisation se joue contre la théorie des ensembles, l'essentiel étant de savoir en quel sens.

Sans être aussi tranchant sur la question que ne l'est, par exemple, Alain Badiou, il est vrai que la théorie des ensembles *peut être* – dirions-nous plutôt – la charpente implicite d'un certain questionnement ontologique. Sans que cette vocation ontologique soit le destin inaperçu de la théorie des ensembles, auquel travailleraient sans le savoir les «*working mathematicians*» – comme le soutient Badiou – il peut y avoir, disons, une certaine connivence entre théorie des ensembles et ontologie. Et c'est justement ce que, *a contrario*, cette *toute autre* connivence entre méréologie et phénoménologie montrerait, dans la mesure où c'est justement la question de l'ontologie que la méréologie, s'attaquant à la théorie des ensembles, vient à bousculer, voire déplace sans retour possible, au bénéfice de la question intrinsèquement phénoménologique de la concrétude⁹, et qui n'a rien d'ontologique (ni ne réinstaura une autre ontologie, «phénoménologique» ou «fondamentale», censée être plus «souple»: quant à l'impossibilité d'une telle ontologie, on ne peut qu'emboîter le pas à A. Badiou, même si c'est pour prendre un chemin tout à fait divergent). Qui plus est, la phénoménologie transcendante est, au fond, radicalement conséquente avec la méréologie (c'est le pas franchi explicitement par *Ideen I*, pas si bêtement affublé d'idéalisme). Elle l'est bien plus que ne le furent le réalisme qui sied à la première édition des *Recherches Logiques*, celui de Brentano ou, d'ailleurs, celui de Lesniewski lui-même qui, dans ses aventures proprement philosophiques, se rapprochait du réalisme ontologique du dernier Brentano.

Le pari méréologique voudrait que les rapports de fondation par et dans les parties – selon leur dépendance ou indépendance – soient *plus fondamentaux* que les opérateurs basiques de la théorie des ensembles, à savoir ceux d'appartenance (d'un élément à un ensemble) et d'inclusion (d'un sous-ensemble – d'éléments ou d'ensembles – dans un autre ensemble). Plus fondamentaux, au sens où ces derniers seraient susceptibles d'être réduits par les premiers. Le bref détour par Lesniewski que l'on entreprendra sera pleinement justifié par la suite; et le nom de Lesniewski mérite certes d'être cité dès lors qu'il est question de méréologie; c'est à lui que l'on en doit les premières formalisations.

§ 5. L'« ensemble » et le « tas » (S. Lesniewski)

⁸ Hua XIX/1, 275. *Recherches Logiques II*, 2, p. 61. Traduction française par H. Elie, A. L. Kelkel, R. Schérer, PUF, Paris, 1961.

⁹ Sur ce point, notre article : «Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique», *Eikasía* n°49, 2013.

Dans le cadre, phénoménologique, de nos réflexions, il est fort intéressant de noter que la motivation principale du système logique de Lesniewski¹⁰ se trouve dans l'antinomie, dénoncée par Russell, et consignée par cet ensemble contradictoire (car s'incluant et ne s'incluant pas soi-même) dont la définition intensive serait «l'ensemble de tous les ensembles n'appartenant pas à lui-même» ou, pour utiliser le langage des *Principia Mathematica*, la « classe de toutes les classes non subordonnées à elle-même ». Bien entendu, l'une des motivations de cet édifice que sont les *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead se rapporte à l'antinomie ensembliste qu'il avait lui-même décelée et dont il fit part à Frege.

Or Lesniewski, insatisfait par les solutions mises en place par les *Principia Mathematica*, qu'il considérait comme des solutions plus ou moins « de rustine », trouvait que Russell ne s'y était pas pris de façon suffisamment radicale, c'est-à-dire, ne s'était pas attaqué à ce qu'il fallait refonder, à savoir, la *notion même* d'ensemble. En effet, Russell n'en fournissait qu'une redéfinition plus ou moins arrangée en termes de «classe», ce qui ne permettait pas une *vraie évacuation* des paradoxes¹¹ par une solution positive et constructive fournissant une fois pour toutes une dissolution de leur rémanence ou hantise. Et c'est justement ce que ne fournissaient *pas* les arrangements axiomatiques et définitionnels de Russell et Whitehead, malgré les exploits techniques qu'ils recèlent. Cette *refondation* était, pour ainsi dire, une virtuosité logique tout *en creux*. Elle n'avait rien d'une *vraie refonte*.

Certes, les paradoxes étaient bel et bien désamorçés, leur *effectivité* proprement mathématique de *contradictions* n'avait désormais plus lieu d'être, à moins de retomber dans une théorie dite « naïve » des ensembles ; c'est ce que l'on se laissera dire du haut des efforts,

¹⁰ En français, on peut consulter, sur ce point, les travaux de Georges Kalinowski, traducteur de Lesniewski. Citons, dans cet article de G. Kalinowski sur Lesniewski, un passage qui situe la « méréologie » dans l'ensemble du système logique de Lesniewski, mais signalons d'emblée que l'on ne rejoint pas le but final dudit article, qui est d'exposer les fondements, dans la méréologie, du réalisme ontologique de Lesniewski. Ainsi, ce que vise cet article à travers l'exposé de certains aspects de la méréologie de Lesniewski est à l'opposé de notre interprétation phénoménologique – et architectonique – de la méréologie ; cependant, cela ne change rien à la valeur des informations contenues dans ce passage: « Le système logico-mathématique de Lesniewski est un tout comportant trois parties. Son système de base a reçu le nom de « protothétique ». Comme son nom l'indique, il est le premier posé. En clair, c'est le calcul propositionnel de Lesniewski, un calcul original, non classique comme on le dit. Il sert de support aux deux autres systèmes. Le calcul des noms lesniewskien, appelé « ontologie », tout aussi original que son calcul des propositions, est le premier système qui s'appuie sur la protothétique. Le second système que celle-ci supporte et qui se fonde en même temps sur l'ontologie, porte le nom de « méréologie ». La méréologie est la théorie des tous et de leurs parties. D'où son nom. C'est la théorie lesniewskienne des ensembles. » G. Kalinowski, « Autour des fondements philosophiques de l'ontologie de Lesniewski », p.337, dans l'ouvrage collectif *Calculemos... Matemáticas y libertad: homenaje a Miguel Sánchez-Mazas*, coord. par Lorenzo Peña, Javier de Lorenzo, Javier Echeverría, 1996, pp. 335-342.

Il est un autre point, absolument essentiel quant au système de Lesniewski, et dont il convient de faire allusion quitte à le reprendre dans d'ultérieurs travaux, tellement la portée de ses implications nous semble profonde, à savoir, le fait que la méréologie (dans sa formalisation logique), contrairement à la théorie des ensembles, n'a pas de métalogue propre. Il n'y a pas de métalogue en termes méréologiques, il n'y a pas de – disons le ainsi – meta-méréologie *méréologique* (alors qu'il y a bel et bien une métalogue *ensembliste* de la théorie des ensembles).

¹¹ Sur ce point, et selon l'indication (cf. *art. cit*) de Kalinowski lui-même: cf. chap. II, pp. 47-52 *Stanislaw Lesniewski, Sur les fondements de la mathématique. Fragments* (Discussions préalables, méréologie, ontologie), traduit du polonais par Georges Kalinowski, préface de Denis Miéville, Paris, Hermès, 1989.

par ailleurs remarquables, de Russell, Peano, Zermelo, Fraenkel, ou aussi de Skolem – que l'on oublie souvent à ce sujet – pour ne pas parler d'autres axiomatisations possibles et consistantes, et qui étaient encore à venir. Or c'était justement *sur le terrain de la compréhension naïve* du concept d'ensemble et *face* à ce concept naïf que Lesniewski voulait *engager* la discussion, ou du moins l'intuition, intuition à prolonger, bien évidemment, sur le niveau proprement logique de la formalisation. Mais d'une formalisation faisant droit à la *naïveté* de l'intuition, donc opposant à l'ensemble *naïf* une naïveté tout aussi intuitive mais d'un autre ordre: il s'agissait de prendre la bifurcation un peu plus avant, donc d'entamer la formalisation *depuis* un *autre* répondant naïf et intuitif, et qui serait le pendant de l'«ensemble» naïvement compris. C'est ainsi qu'il mettra en avant un autre concept qui se voudra – insistons sur ce point – *tout aussi naïf*, et qu'il nomme parfois, justement pour en souligner le répondant intuitif, «tas».

En gros, Lesniewski déplace le caractère fondamental de la notion de «classe distributive» (équivalente de l'ensemble) au bénéfice de celle de «classe collective», ou «classe méréologique» (équivalente, *mutatis mutandis*, du tout concret méréologique).

La «classe distributive» n'est que l'ensemble regroupant les éléments qui correspondent à l'extension d'un nom. Elle est faite, pour le dire ainsi, d'éléments ontologiquement achevés, indépendants, nominalisés. En termes phénoménologiques: *visables* (et envisageables) comme *uns* par *une* intention. Ainsi, la «classe distributive chaise», qui correspond à l'extension du mot «chaise», est formée par un ensemble dont les éléments sont tous ceux auxquels s'applique le mot «chaise», à savoir, toutes les chaises (l'extension de l'intension «chaise»).

282

SEPTIEMBRE
2016

En revanche, les «éléments» de la «classe méréologique chaise» sont les «parties» de cette classe, et la classe méréologique constitue elle-même ce tout, n'est *rien que* ce tout lui-même, à savoir ce «tas» qu'est la chaise¹², et qui est fait, comme «tas», de l'«entassement» *non quelconque* des parties de la chaise. La classe collective ou méréologique n'est pas une réunion arbitraire mais un tout qui intégrerait les parties – pieds, siège, dossier – constituant le tas «chaise». L'ensemble des «chaises» (comme éléments achevés et totalisés) pouvant, à leur tour, être réunis sous la classe distributive «chaise» et qui correspondant, en fait, à l'ensemble des éléments composant l'«extension» du nom (i.e. de l'«intension») «chaise».

À vrai dire, l'exemple des parties de la chaise choisi aux fins d'illustrer intuitivement le concept de «classe méréologique» peut prêter à malentendu si, aux dépens du sens que l'on cherche à transmettre, on en reste à la littéralité des éléments mis en jeu. En fait, c'est la nuance d'arbitraire ou non arbitraire reflétée dans la plus ou moins grande indépendance ontologique des éléments en question qui fait ici la différence. Dans le cas des «touts

¹² C'est le réalisme de Lesniewski. L'interprétation phénoménologique de la méréologie – surtout en régime de phénoménologie transcendantale – s'en écarte, bien évidemment, tout en gardant les acquis de cette critique de la notion d'«ensemble».

catégoriaux » (si nous reprenons le vocabulaire de la 3^{ème} *Recherche Logique*), ici formellement équivalents à une «classe distributive», les parties sont, en tant que tous, préexistantes au tout (tout dont les parties sont des tous à part entière, pouvant *ad libitum* s'intégrer dans d'autres tous sans que leur sens change). Le rapport que ces tous (dans l'exemple: les chaises individuelles) entretiennent est *encore plus arbitraire*¹³ que celui, relativement non arbitraire, des *Stücke* ou fragments, pour lesquels – comme par exemple dans le cas de la chaise – les parties, certes ontologiquement indépendantes, ne sont pas disposées *n'importe comment*, et ne sont pas non plus *quelconques*.

En effet, si nous revenons à l'exemple de la chaise, il y a une raison, pour les parties, de leur être-ensemble, une raison qui est fondée, du moins partiellement, dans leur nature (leur nature de pieds, de dos et autres parties de la chaise), et qui fait qu'elles ne puissent pas être placées *n'importe comment* pour donner lieu au tout qu'est la chaise (i.e. à la classe méréologique constituée par les parties de la chaise). En revanche, le fait d'appartenir à un tout catégoriel donné se révèle, pour chacune des parties de ce tout, *absolument contingent*, sans aucun rapport avec la nature des parties, et ne tient qu'au fait même d'avoir été « mises ensemble ».

Il suffit, pour marquer encore plus la différence, de porter le sens d'être-partie à la limite, et c'est ainsi que l'on obtient, au-delà des tous morcelables dont les parties sont relativement non arbitraires, le concept de «rien que partie» ainsi que celui de «tout concret au sens strict» (cf. supra).

Ainsi, et pour le dire autrement, une classe méréologique est une entité, mais dont les éléments pourraient, *à la limite*, ne pas être des entités à part entière, pouvant, en somme, *n'être que des parties* ou *rien que parties*. «Ne pouvoir être que partie» est une autre définition possible de partie absolument dépendante (ou, si l'on veut, de «partie concrète»): à reprendre plus ou moins les termes dans lesquels Husserl s'exprime dans la 3^{ème} *Recherche*, c'est un élément qui ne peut *être ce qu'il est* qu'à être intégré dans un tout. La dépendance entre parties (maximale quand il y va de «rien que parties») est à la base, comme on le sait, du concept rigoureux de *fondation* (qui est, à son tour, à la base du concept de tout au sens propre):

«Par *tout* nous entendons un ensemble de contenus qui admettent une *fondation unitaire*, et cela sans le secours d'autres contenus. Nous nommerons parties les contenus d'un tel ensemble. L'expression d'unité de fondation veut dire que *chaque contenu est relié avec chaque autre, soit directement, soit indirectement, en vertu d'une fondation*» (Hua XIX/1, 275-276)

Mais essayons pour l'heure de cerner encore un peu mieux ce qui, au fond, relève de deux ordres différents de non-arbitraire: celui des rien que parties et celui de certains

¹³ Tous auxquels il n'est pas du tout essentiel d'être «parties» (il se trouve qu'elle le sont du fait d'avoir été rassemblées).

morceaux. Ce n'est qu'alors qu'apparaîtra dans toute sa pertinence le concept de classe méréologique.

§ 6. *Morceaux, parties formelles (G. Bueno) et moments (ou rien que parties)*

En effet, il ne faut bien évidemment pas en rester, quant à la classe méréologique, à la représentation intuitive des parties (conformant le tout) de la chaise. Ce n'est qu'un exemple visant à transmettre cette nuance de non arbitraire et relative dépendance ontologique entre parties caractéristique des «classes méréologiques». L'exemple, comme on a vu, montre ici ses limites, voire ses dangers. Le caractère non arbitraire de certains morceaux ne fait pas d'eux, *stricto sensu*, des rien que parties, bien que les rien que parties partagent avec certains types de morceaux ce caractère non arbitraire (dont les parties d'un tout catégoriel sont exemptes).

Les *Stücke* intégrant un tout de façon non arbitraire correspondent à ceux que le philosophe espagnol Gustavo Bueno nomme – dans ses développements méréologiques¹⁴ – «parties formelles»¹⁵. Or, encore une fois, et pour parer à tout malentendu¹⁶, il convient d'insister sur la différence entre ces «parties formelles» et les parties que Husserl nomme parfois «moments» (et que nous avons désignées, quant à nous, comme «rien que parties» pour insister sur le partage entre phénoménologie et ontologie, et le rôle de charnière qu'y joue la méréologie).

284

Par ailleurs, s'il est vrai que les «parties formelles» de Bueno correspondent, ontologiquement, à ce que Husserl appelle «*Stücke*», morceaux, notons qu'il y a aussi des morceaux qui ne sont pas des «parties formelles», mais correspondent plutôt à celles que G. Bueno, selon d'autres distinctions (et d'autres préoccupations) nomme «parties matérielles». Ces dernières sont des parties conformant un tout mais qui ne gardent guère plus, en elles-mêmes, la «forme» de ce tout: un morceau de vase cassé garde encore la forme du vase (l'archéologie est capable, peu ou prou, d'en reconstruire le tout, bien qu'il y ait des parties manquantes) alors que ce même morceau, «encore» partie formelle, s'il venait à être réduit en poussière, finirait par devenir «partie(s) matérielle(s)»¹⁷.

SEPTIEMBRE
2016

¹⁴ Gustavo Bueno parle plutôt d'holologie, et pas de méréologie. Dans «Sobre la singladura filosófica y fenomenológica de Marc Richir», *Eikasía* n°40, 2011, nous avons insisté sur ce fait que cette différence terminologique est le symptôme de différences bien plus profondes dans la chose même (notamment entre G. Bueno et E. Husserl).

¹⁵ En écho à ces développements, et pour mieux contrer la possibilité d'un malentendu, on peut relire la note 7 de notre article «Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico». *Eikasía* n°47.

¹⁶ Une grande partie des malentendus concernant la phénoménologie sont de nature méréologique.

¹⁷ Ne permettant plus, à partir de l'un de ces nouveaux morceaux – de ces grains de poussière – la reconstruction du tout du vase : la forme du tout a été effacée des parties (matérielles).

Par ailleurs, remarquons que, tout morcelable qu'il soit (d'abord en parties formelles, puis en parties matérielles) le vase n'est pas un « tout catégoriel », mais bel et bien un « tout morcelable (*verstückbares Ganze*) » fait de morceaux non quelconques. De la même façon, le tout de la chaise est morcelable en « parties formelles », non arbitraires (le dos, les pieds, etc.) qui gardent la « forme » chaise ; mais elles ne sont pas pour autant des « rien que parties » (malgré le fait d'avoir toutes deux, en commun, le fait de ne pas être quelconques). À l'instar des « rien que parties » d'inspiration husserlienne, les parties formelles ne sont pas quelconques, mais à cette différence près que le non arbitraire des rien que parties est doublé du fait de *ne jamais pouvoir* constituer des tous, exister à part entière. Les parties formelles, toutes non arbitraires qu'elles soient, restent des morceaux et, par là même, sont des parties *pouvant être* des tous.

Au fond, les parties formelles de Bueno sont bien plus proches des morceaux sur lesquels se fondent celles que Husserl appelait « formes d'unité sensible » (cf. les classiques exemples husserliens, déjà présents dans la *Philosophie de l'arithmétique* du genre « allée d'arbres »). Or il est extrêmement important de ne pas confondre *l'unité d'une forme sensible* avec *l'unité de la Fundierung*. Les unités sensibles constituent, entre autres, le terrain de la *Gestalttheorie*. Elles se « fondent » (au sens large de « fondation ») sur des *morceaux* (des *Stücke* qui sont des « parties formelles », dans la terminologie de Bueno; les « parties matérielles » étant tout aussi bien des *Stücke* mais ne « fondant » et ne formant aucune *Gestalt*) alors que les *unités de Fundierung* (au sens strict de fondation) constituent justement le terrain d'étude des différentes ontologies matérielles et, partant (cf. *Ideen III*), de la phénoménologie transcendantale elle-même. Elles se fondent (ici au sens strict de *Fundierung*), quant à elles, sur des « rien que parties ».

285

SEPTIEMBRE
2016

Dans ce tout dernier cas, c'est comme si la non-quelconquité des rien que parties était doublée – disions-nous – d'une clause ontologique: pour « être » et « être ce qu'elles sont », il faut nécessairement que les rien que parties *soient avec* d'autres rien que parties, assemblées avec elles de façon non quelconques: selon des lois de genre et d'espèce (dans le registre de l'intentionnalité, en connivence avec l'eidétique), ou selon des concrescences schématiques (dans les registres proprement phénoménologiques). C'est là le fondement ultime – à double détente – de la variation eidétique. Ainsi, le caractère « non quelconque » de l'assemblage des unités de fondation (unités de concrescences dans lesquelles se réfléchissent les concrétudes comme rien que parties) est beaucoup plus fort qu'il ne l'est dans le cas des « parties formelles » « fondant » des unités sensibles (et dont les parties de la chaise pourraient être un exemple).

À rigoureusement parler, « être partie absolument dépendante » ou « vraiment partie » ne peut pas correspondre au statut ontologique des parties de la chaise. Les rien que parties équivaldraient plutôt, pour un objet physique, à sa couleur *concrète*, à son extension *concrète*, à sa forme *concrète*, c'est-à-dire, à des « éléments » que l'on ne peut même pas morceler dans la mesure où ils n'ont, pour eux-mêmes, aucune consistance ontologique:

jamais ne verra-t-on une couleur concrète toute seule (qui ne soit aussi étendue), ni ne verra-t-on une étendue concrète (qui ne soit colorée).

Si l'on se place à nouveau sur le terrain de la naïveté, ce que nous venons d'aborder nous mène à l'observation suivante: c'est *comme si* les éléments d'une classe méréologique étaient ontologiquement¹⁸ plus fondamentaux que les éléments d'une classe distributive et, corrélativement, *comme si* la classe méréologique elle-même se résorbait presque complètement dans ses «éléments» ou «parties», comme si elle n'était presque *que* ces parties, n'était donc *que* le tas de ces parties entassées de *telle ou telle* façon déterminée (donc pas n'importe comment), alors que, dans l'idée naïve d'ensemble, il y a comme une *déhiscence* de l'ensemble par rapport à ces éléments, déhiscence *naïvement* attestée ne serait-ce que par la seule possibilité de l'ensemble vide. Qu'est-ce à dire ? En quoi la possibilité (ou l'impossibilité) de l'ensemble vide serait-elle révélatrice d'une certaine façon du phénoménologiser, usant (ou abusant) de la déhiscence phénoménologisante ? Voilà qui convoque au premier plan ce nouage entre ontologie formelle et théorie transcendantale de la méthode. Pour le dire autrement – et pour ne pas perdre de vue l'horizon de nos recherches, leur motivation ultime – il est faux que toutes les parties de l'ontologie formelle se valent d'un point de vue heuristique.

§ 7. *L'ensemble vide comme impossible méréologique. Le réductionnisme et les enjeux de la Fundierung (I)*

En effet, les différences entre la méréologie (du moins selon certaines versions) et la théorie des ensembles deviennent particulièrement prégnantes à la lumière de la problématique de l'ensemble vide, aspect théorique qui amène bien des désaccords de fond à refaire surface. Tout le problème vient du fait, intuitif (et axiomatiquement consigné), qu'une classe méréologique est *nécessairement* faite de parties. S'il n'y a pas de parties, il n'y a pas d'entité-«classe». Autrement dit, et pour l'exprimer de façon encore plus intuitive: il n'y a pas de «tas» sans «parties» entassées. Or cet aspect de la méréologie devient particulièrement prégnant quant à la question de la «classe vide», absurde comme «classe» du point de vue de la méréologie. Tout «tout» doit avoir des parties (car il se *fonde comme tout* dans ses parties). Le «tout» minimal est fait de parties qui ne sont plus elles-mêmes des touts, qui ne peuvent être *que* parties, et sont donc des parties absolument dépendantes. Ce «tout minimal» est, pour le dire ainsi, le tout le plus *intense* comme tout: sorte de *rien que «tout»* fort en concrétude, en intensité, fort de (n)'être «fait» (que) de *rien que «parties»*.

¹⁸ Ce qui se clarifiera par la suite. En tout cas, on ne suit pas ici l'interprétation de G. Kalinowski. D'ailleurs, notre but n'est pas de fournir une interprétation fidèle de Lesniewski mais d'en montrer les possibles implications phénoménologiques, voire architectoniques.

Récapitulons: pour les classes méréologiques, le réquisit de réduction – sans déhiscence abstraite¹⁹ – de tout «tout» à ses «parties», fait qu'une classe méréologique sans «parties» ne soit *plus du tout une classe*. Une classe méréologique sans éléments – un supposé équivalent de l'ensemble vide – est littéralement *intenable*: elle ne *tient* pas, elle implose, elle n'a pas d'assises sur lesquelles elle pourrait «faire» ou «former» un tout, «se rassembler» en ensemble de ses parties. Se rassembler selon le strict *minimum de déhiscence* qui assurerait sa relative «identité de tout», ce minimum d'excès, voire d'émergence ou de nouveauté, face à ses «parties», cela même que Husserl appelait «unité de fondation» ou «fondation unitaire». Si l'on se place à nouveau, et résolument, sur le terrain de la naïveté, c'est *comme si* l'entité naïve «ensemble» pouvait *survivre*, selon les présupposés naïfs (non complètement manifestes dans des axiomes) qui sont les siens, à une sorte de variation eidétique qui consisterait dans la suppression radicale de tous ses éléments, alors que l'entité naïve «tas» *ne supporterait pas* la radicalité d'une telle variation eidétique et disparaîtrait aussi – implorerait – *avec* la disparition de ses éléments.

Il s'agit, en fait, et en écho au problème du réductionnisme, d'une *fausse* radicalité (et d'une variation faussement radicale²⁰). Gian-Carlo Rota en donne, dans le texte «*Fundierung*»²¹, un traitement splendide. Il a le mérite de voir le rapport profond entre le réductionnisme et une mécompréhension du concept husserlien de *Fundierung*. Selon nous, il touche formellement au fond de ce problème (qu'il faut avoir cerné *formellement* pour pouvoir vraiment en toucher le fond). Il y touche en l'abordant en termes méréologiques – même s'il ne parle, *explicitement*, que de *Fundierung* – et ce, justement, par opposition aux termes ensemblistes. Il s'exprime dans ces termes:

«Le langage dépouillé de la théorie des ensembles, où les ensembles sont les uniques objets de discours permis et où l'inclusion et l'appartenance sont les uniques relations possibles entre les ensembles, a donné une arme aux réductionnistes»²².

La «vérité» du réductionnisme est *en un sens* le résultat d'une variation faussement radicale, résultat faussement concluant, et selon un dispositif d'englobement foncièrement non phénoménologique. La méréologie, sans être en elle-même phénoménologie, a le mérite de parer, au-dedans de sa formalisation, à ce genre de déhiscences abstraites, seules à même de préparer²³ le champ pour ces variations faussement radicales. Évidemment, on saute ici, d'une façon extrêmement problématique, d'un terrain à un autre. Ces passages ne sont bien

¹⁹ On ne peut pas encore complètement clarifier cet aspect bien qu'on l'ait avancé à plusieurs reprises. Nous faisons un pas de plus dans la précision des enjeux (pour la suite du texte et le concept que nous essayons d'y avancer) dans la note suivante.

²⁰ Nous projetons de consacrer, prochainement, un autre travail à l'étude de ces cas de fausses variations eidétiques, sautant pour ainsi dire, et de façon induite, des crans (méréologiques et architectoniques).

²¹ Permettons-nous de faire encore une fois référence au fort intéressant article intitulé «*Fundierung*», repris dans Gian-Carlo Rota *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Vol. VI. De la collection «*Mémoires des Annales de phénoménologie*», Association pour la promotion de la phénoménologie, Amiens 2005.

²² Gian-Carlo Rota, p. 33, *op. cit.*

²³ Encore une fois la confirmation, par voie négative, de l'effectivité de la kinesthèse phénoménologisante.

entendu pas à prendre au premier degré, un peu comme cela pourrait être le cas chez Alain Badiou, pour qui la théorie des ensembles – nous l’avons déjà évoqué, mais il n’est pas inutile, ici, de le rappeler – est l’*onto-logie*, à savoir, ce que la pensée peut dire – et penser – sur l’être en tant qu’être. Les opérateurs ensemblistes d’appartenance et d’inclusion sont responsables de l’achoppement des différences entre ce que Rota désigne par les termes de «fonction» et de «facticité». Cette fausse variation, faussement concluante, a donc partie liée et avec l’usage des opérateurs ensemblistes et avec l’ontologie implicite de l’attitude naturelle. Rota s’exprime dans ces termes:

«La *Fundierung* est une relation logique primitive, irréductible à une quelconque relation plus simple, telle, par exemple, celle entre deux étants matériels. La confusion de la fonction avec la facticité dans une relation de *Fundierung* est un exemple de réductionnisme [...]. La facticité est le support indépendant (*selbstständig*) qui obscurcit la fonction qu’elle fonde. Mais, si nous éliminons la facticité, la fonction aussi disparaîtra avec elle»²⁴

Or l’élimination de la facticité qui entraîne l’élimination de la fonction («contenue» dans la facticité), n’est possible que *depuis* une sorte de déhiscence abstraite, celle d’un phénoménologiste hors de ses gonds²⁵. En effet, si l’on ose une ouverture vers ce qu’il en serait à dire, *corrélativement*, *du point de vue* de la théorie transcendantale de la méthode, et depuis l’autre bout, le bout proprement «architectonique» – au sens d’«architectonisant» – de ce que l’on a mis en place, dans les deux premières volets de cette «anatomie du faire méréologistant», comme kinesthèse phénoménologistante²⁶, il est fort à parier que de telles variations faussement radicales ne soient possibles – dans leur faux-semblant de vérité, voire de radicalité – que depuis la «mauvaise» déhiscence – *non «concrète» comme déhiscence* – que procure le pseudo-levier des termes ensemblistes²⁷. Cette déhiscence non «concrète» *comme* déhiscence est ce qui constitue, pour parler comme Fink, l’«anonymat phénoménologistant» *corrélatif* – par kinesthèse phénoménologistante – de cette fausse variation. Ce n’est qu’une déhiscence non phénoménologique, voire désincarnée, qui, à l’autre bout de la kinesthèse phénoménologistante (du côté de son antécédent²⁸), en procure justement (du côté de son conséquent²⁹) l’*aisance*, l’aisance de sa mise en place comme (*la*) variation *apparemment (la plus) radicale*.

Si l’on revient à la question de la classe vide pour y oser une autre ouverture, remarquons que si le vide est encore à penser en méréologie, il ne pourra plus l’être sous l’espèce de l’ensemble vide. Peut-être que les rapports proprement phénoménologiques que

²⁴ Rota, *op. cit.*, pp. 30-31.

²⁵ On peut consulter sur ce point notre travail «Concrecences en souffrance et méréologie de la mise en suspens», art. cit., notamment le point III, pp. 292-295.

²⁶ On peut aussi consulter «Concrétudes en concrecences», *art. cit.*, notamment les pp. 15-17.

²⁷ Rappelons ce passage de Husserl, au tout début de la 3^{ème} *Recherche Logique*, auquel nous faisons, ici, une référence implicite, avec le terme de «levier (*Hebel*)» : «Nous ne devons pas laisser sans examen les concepts difficiles avec lesquels nous *opérons* dans la recherche d’une élucidation de la connaissance et qui doivent dans cette recherche nous servir en quelque sorte de *levier* [nous soulignons]» (Hua XIX/1, 228).

²⁸ Celui de la phénoménologistation.

²⁹ Celui de la phénoménalisation.

Rota appelait de ses vœux³⁰ impliquent (selon cette implication *sui generis* entre antécédent et conséquent propre de la kinesthèse phénoménologisante), comme on le verra par la suite, une autre comparution du rien, non pas intra-méréologique (ce qui semble impossible par les raisons escomptées), i.e. *dans* le tout concret, mais para-méréologique, *auprès* de celui-ci – *Dabei* dirait Fink – selon ce que l'on a suggéré être une «bonne» déhiscence ou une déhiscence tenable, «concrète» comme déhiscence³¹ et conséquente, c'est-à-dire, résistant à l'indétermination du champ des concrétudes en concrescence.

Or il y a fort à parier que cette «concrétion» de la déhiscence *concrète* ne sera justement plus concrète au sens premier de concrétion, celui de la théorie transcendantale des éléments (le conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) mais au sens, second, de la théorie transcendantale de la méthode (correspondant à l'antécédent la kinesthèse phénoménologisante). Ainsi, quand on parle de déhiscence «concrète», ces guillemets sont plutôt des guillemets architectoniques (et pas proprement phénoménologiques ou transcendants). Au fond, ce «rien» epi- ou para-méréologique, n'est que le *Dabeisein*, l'être *auprès* de la «para-concrescence» propre du «moi phénoménologisant». Méréologiquement parlant, il s'agit de cette étrange «partie» qu'est l'à-part phénoménologisant. Étrange partie qui fait concrescence au 2nd degré à force de s'en exempter au 1^{er}. Tout est donc, sans doute, dans la *façon* de s'en exempter. Nous reviendrons sur ce point, en guise de conclusion, dans le tout dernier paragraphe. Essayons, à présent, d'extraire d'autres conséquences du tour de

³⁰ Cf. Le texte cité au tout début de notre travail, et avec lequel s'achevaient les préliminaires.

³¹ On s'est assez longuement étendu sur cette question dans «Anatomía del quehacer mereológico (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico». *Eikasía* n°47. La note 12 de cet article montrait un certain embarras devant cette question difficile qu'est celle du statut méréologique du moi phénoménologisant. Quel est le rapport entre le moi phénoménologisant et la vie transcendantale? Quel est le statut méréologique de la *Spaltung* phénoménologisante dans sa différence avec les différences internes aux concrescences transcendantales et, au premier chef, avec celle de l'*Abgrund des Sinnes* entre la vie constituante et le constitué dont nous parle Husserl dans *Ideen I*? Dans le 2nd volet de cette étude, on avait insinué une sorte de position intermédiaire entre, d'une part les rapports que G. Bueno appelle «diamériques», et de l'autre ceux qu'il nomme «métamériques». Puisque le texte était écrit en espagnol, on reprend, en reformulant, une partie de cette note 12, considérant qu'elle peut être pertinente pour les développements qui suivent: quant à cette différence entre phénoménologiser et vie transcendantale – autour de la *Spaltung* phénoménologisant, qui n'est pas à confondre avec l'*Abgrund des Sinnes* – on y avançait qu'il ne s'agissait *ni* d'une différence diamérique, *ni* d'une différence métamérique. Il s'agirait plutôt – disait on – d'une différence *en imminence* de devenir métamérique – sans pour autant cesser dans sa «vertu» diamérique – amenant de cette sorte (justement *de par* cette imminence) les lois de corrélation entre subjectivité constituante et monde constitué à leur manifestation. Quant à cette dernière corrélation, le rapport entre parties qui s'y joue est, néanmoins, nettement diamérique. Ainsi, sont enveloppés en elle les «différents genres de matérialité» – pour reprendre les termes de G. Bueno – inséparables et irréductibles, donc, dans un rapport de concrescence (nuance d'*inséparabilité*) qui *n'est pas* fusion ni confusion (nuance d'*irréductibilité*). Il est propre à l'attitude naturelle de brouiller ce diamérisme (à la faveur de rapport métamériques entre parties), tout comme le propre de la phénoménologie postérieure à Husserl aura été d'y chercher des rapports que Brentano nommait de «dépendance unidirectionnelle» ou «unilatérale». Merleau-Ponty et M. Henry représentent des cas, certes opposés, de ce même forçage. Chez Merleau-Ponty, la rupture de la diaméricité se fait depuis la partie «monde», alors que chez M. Henry elle se fait depuis la partie «subjectivité transcendantale». Dans les deux cas, l'imminence de métaméricité propre au *Dabeisein* phénoménologisant est *transcendamment noyauté*: par la Vie, chez Henry, par le Monde, chez Merleau-Ponty (et par la méontique de l'esprit absolu chez Fink: la différence du phénoménologiser d'avec la méontique du transcendantal étant, *a limine*, transcendentalement résorbée; par exemple dans le mouvement de l'Histoire transcendantale).

force accompli depuis la formalisation de l'intuition méréologique (la vague intuition des rien que parties qui gît à la base de toute axiomatisation méréologique).

§ 8. La préséance méréologique de la pluralité. Le réductionnisme et les enjeux de la *Fundierung* (II)

Notons que, au-delà de l'impossibilité d'une classe méréologique vide, ces tous basiques que S. Lesniewski appelait des tas (en franche polémique, comme nous savons, avec les ensembles de la théorie des ensembles) ne peuvent pas *non plus*, en toute rigueur, contenir *une seule* partie si cette partie est une rien que partie (tout comme les emboîtements à l'infini sont impossibles). Le tas vide (i.e. l'équivalent méréologique de l'ensemble vide) est certes – avait-on dit – un non-sens, car il ne peut y avoir de fondation sans parties au fondement ou *fundierende* (ce que, en un sens, promet ou prétend ou statue l'ensemble vide). Mais il est tout aussi absurde – *méréologiquement*, s'entend – de supposer un tout qui ne contiendrait qu'*une seule* partie : si ledit tout ne contient qu'une partie, alors cette partie serait déjà, à elle seule, le tout en question, elle ne serait donc pas, en aucun cas, une *rien que* partie, et il n'y aurait pas besoin de multiplier de façon inféconde les écarts (entre tout et partie au singulier) et les entités³². Une classe méréologique faite d'un seul élément *serait* cet élément lui-même. Toute supposée déhiscence de la classe par rapport à l'élément implorerait complètement sur l'élément dont elle est le «tas»: le tas se réduirait à l'élément, se confondrait avec l'élément. C'est dans ce sens que Husserl, faisant la différence entre vérités a priori synthétiques et vérités a priori analytiques, cite, au rang de ces dernières, des «généralités analytiques pures» telles que: «un tout ne peut exister sans parties» (Hua XIX/1, 257).

290

Ce que Husserl tente d'emblée d'éviter, axiomatiquement, est justement la possibilité d'un tout radicalement indécomposable en parties, donc radicalement non analysable, au fond absolument indétectable eidétiquement et schématiquement (peut-être à l'instar de ce que Richir appelle parfois ce «trou noir», matrice symbolique de l'implosion du phénoménologique). Cependant, la formulation négative qu'en donne Husserl («un tout ne peut exister sans parties») peut évidemment aussi être comprise comme contenant un corollaire et sur l'inexistence de l'ensemble vide si l'on prend «ensemble» au sens méréologique de «tout», et sur l'inexistence d'un supposé tout fait «d'une seule» partie. Il y a donc, implicitement, et quant aux (concrétudes comme) rien que parties, une exigence de pluralité³³ déjà présente dans la formalisation méréologique. Seule la pluralité permet la fondation. C'est dire à quel point le concept phénoménologique de *Fundierung* introduit une vraie révolution conceptuelle par rapport à toute fondation métaphysique.

SEPTIEMBRE
2016

³² Encore une fois: les emboîtements à l'infini, matrice des paradoxes ensemblistes, sont axiomatiquement et «définitionnellement» court-circuités en méréologie, et ce d'une façon bien plus radicale qu'ils ne le sont au sein de la théorie des types de Russell.

³³ Cf. le point 3.3. de notre «Concrétudes en concrescences» *art. cit.* intitulé «Pluralité des concrétudes et mise entre parenthèses de la version méréologique de l'Idéal Transcendental», pp. 21-24. Voir aussi le point I. de «Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens», *art. cit.* intitulé «Sur le dessein de la réduction méréologique et les concrétudes phénoménologiques comme rien que parties», pp. 284-286.

En effet, ce n'est qu'à la faveur d'une coalescence entre (deux ou) plusieurs parties (au sens strict) qu'un tout peut être *fondé*³⁴. Ce n'est donc qu'à la faveur d'une concrescence entre (deux ou) plusieurs parties qu'il y a lieu de parler d'un écart concret (mais *non concrescent*³⁵) entre le «tout» de la concrescence (formalisant tant bien que mal les corrélations de concrescence transcendantale en phénoménologie) et ses «rien que parties» (elles-mêmes en *écart de concrescence* entre elles). Tout autre écart *non concrescent* avec les parties en concrescence, n'est pas un vrai écart (non concrescent) dans l'écart (de concrescence) mais un écart (certes non concrescent) *abstrait*, un écart (certes non schématique³⁶) qui sort *des gonds de tout schématisme* et, partant, de toute vraie vivacité phénoménologique.

Ce sont là, *mutatis mutandis*, et pour revenir au terrain formel, le genre d'écarts abstraits entre tous et parties qui sont bel et bien en jeu dans les rapports d'inclusion de sous-ensembles dans d'autres ensembles et d'appartenance d'éléments dans un ensemble. C'est à cette déhiscence abstraite que l'on donne libre cours (avec les résultats catastrophiques que l'on connaît) dès lors que l'on admet qu'un ensemble peut être «identifié» comme ensemble même à ne contenir qu'un seul élément (ou même aucun, dans le cas de l'ensemble vide). Ce sont là les cas de figure que Lesniewski, dans le génie logique qui fut le sien, dénoncera toute sa vie durant, essayant de démasquer les intuitions de fond à la base de la théorie des ensembles. Ces intuitions se révèlent être à la source des paradoxes ensemblistes que l'on connaît.

Récapitulons l'apport de Lesniewski et de la méréologie afin de préparer d'autres pas, désormais promis à d'ultérieurs travaux. Introduire une théorie des types (Russell) ou bien l'axiome de choix (dans l'axiomatisation de Zermelo-Fraenkel) ne fait que négliger le fond du problème, le génie de Lesniewski ayant été de ne pas penser tous et parties comme éléments indépendants³⁷ et identifiables par eux-mêmes (comme c'est le cas pour «ensemble (d'éléments et/ou sous-ensembles)», ou pour «éléments (d'un ensemble)»), mais justement comme «éléments» inter-dépendants (i.e. comme rien que parties et tous – ou «tas» – fondés *rien que* sur leurs (rien que) parties, ne se tenant *que de* la concrescence de leurs rien que parties). Autrement dit, le génie de Lesniewski fut de placer l'*identification* et l'*entité* des classes dites «méréologiques» sous réserve de concrescence. C'est justement cette réserve qui coupait court, d'emblée, à toute méta-méréologie et, partant, à toute supposée version méréologique – en fait radiée d'avance – des paradoxes ensemblistes. La méréologie réduit les opérateurs méta-mathématiques à l'origine de ces paradoxes, mais tout aussi bien au service des solutions de rustine que l'on connaît.

³⁴ Renvoyons encore une fois à Gian-Carlo Rota et au fort intéressant article intitulé «*Fundierung*», traduit par Albino Lanciani, et repris dans *Phénoménologie discrète. Écrits sur les mathématiques, la science et le langage*, Vol. VI. des *Mémoires des Annales de phénoménologie*, 2005.

³⁵ Sans quoi le phénoménologiser viendrait s'écraser, s'abîmer dans la phénoménalisation. La *Spaltung* phénoménologisante, avions-nous dit dans une note précédente, se trouverait «transcendentement noyauté».

³⁶ Non schématique et «an-harmonique», pour reprendre les termes de Richir. Cf. *Variations sur le sublime et le soi*, J. Millon, Grenoble, 2010.

³⁷ Si ce n'est, justement, dans des cas de figure dérivés, comme celui des «tous catégoriels».

§ 9. Ouvertures sur la théorie de la réduction phénoménologique : déhiscence concrète et déhiscence abstraite

Arrivés à ce point, et afin de montrer les possibles prolongements suggérés par ces lignes, il convient de délimiter encore mieux notre problématique. Il est extrêmement important de s'aviser de la chose suivante, qui n'est pas sans rapport avec l'influence de l'ontologie formelle au sein de l'acte de réduction, et que l'effectivité du contremouvement phénoménologisant sur la phénoménalisation montre à suffisance: la réduction ne peut absolument pas être «réduite» à un simple acte d'attention réflexive³⁸. L'essentiel de la réduction n'est absolument pas là; sans quoi la phénoménologie se confondrait avec la psychologie intentionnelle³⁹. L'essentiel de la réduction est bien plus dans la portée phénoménalisante (conséquent de la kinesthèse phénoménologisante) *du* phénoménologiser (antécédent de la kinesthèse phénoménologisante). C'est ainsi, moyennant certains trajets phénoménologisants (objets de la théorie transcendantale de la méthode), qu'un certain champ d'analyse, fait de concrétudes en concrescences plus ou moins réveillées et intensifiées, est *pré-paré* à l'analyse; analyse en quoi consiste la théorie transcendantale des éléments.

Ce n'est qu'alors, une fois le champ préparé de façon plus ou moins réussie (selon l'opportunité des trajets phénoménologisants), qu'il s'agira de «viser», par une attention plus ou moins flottante, les concrétudes en concrescences, et qu'il faudra s'essayer à les *exprimer*. Or, encore une fois, la problématique qui est ici la nôtre, n'est pas encore celle de l'expression, mais bien plus celle du rapport entre une certaine *façon* du contremouvement phénoménologisant et la phénoménalisation qui en résulte, et à partir de laquelle, par après, et seulement par après, il y a lieu de se poser la question de l'expression juste et, éventuellement, de faire appel à une certaine problématique du Malin Génie. Il s'agit pour nous de voir qu'est ce qui, dans le contremouvement phénoménologisant, peut provoquer que l'on ait affaire à un champ phénoménologique plus ou moins vivifié et foisonnant, ou figé et perdu pour une plus ou moins grande part. Le problème de l'expression, certes en rapport avec cette question de la pré-paration du champ d'analyse (par contre-mouvement

³⁸ Le contremouvement phénoménologisant n'a rien d'un quelconque « rayon (intentionnel) de l'attention ». Il ne vise absolument pas les concrétudes au 1^{er} degré. Le phénoménologiser n'est tout simplement pas un mouvement *direct* de constitution. C'est, bien plus profondément, une reprise de la déhiscence (laissée au sein de la vie transcendantale par le moment du sublime) de façon à créer, au premier degré, des appels d'air qui, au second degré, bousculent les concrétudes, soit dans le sens de la concrescence (insistant sur le caractère de «rien que parties» des concrétudes), soit dans le sens de leur fixation et position (insistant sur un faux caractère d'éléments *uns*).

³⁹ En effet, à notre sens, ce qui marque le plus profondément la différence, est, justement, à cerner dans l'effectivité phénoménalisation de ce contremouvement phénoménologisant. Il n'y a rien de semblable en psychologie intentionnelle. L'essentiel de la non assimilation de la phénoménologie à une psychologie intentionnelle n'est pas à chercher dans un quelconque dépassement de l'intentionnalité. Cette toute dernière chose est une conséquence de celle que l'on vient d'évoquer.

phénoménologisant⁴⁰), a trait aux concrétudes de la théorie transcendantale des éléments, c'est-à-dire, au conséquent de la kinesthèse phénoménologisante. Or, avant cela, il s'agit de cerner l'influence que le contremouvement phénoménologisant (l'antécédent de ladite kinesthèse) peut éventuellement avoir sur ces concrétudes, tout en s'avisant du fait que ce contremouvement phénoménologisant ne cherche *pas*, de prime abord, à les dire ou les exprimer. Le contremouvement phénoménologisant ne sait pas ce «contre quoi» et «en vue de quoi» il amorce son contremouvement⁴¹. Encore une fois, le problème et de l'attention (sur les parties du vécu transcendantal) et de l'expression, se pose *après* le problème de la «corrélation» proprement phénoménologisante entre un contremouvement phénoménologisant et la phénoménalisation qui en résulte⁴². Il s'agit, à proprement parler, du terrain de la kinesthèse phénoménologisante.

Sur ce terrain il peut aussi y avoir intervention du Malin Génie, bien qu'elle soit d'un genre quelque peu différent. C'est bien ce que nous avons essayé d'analyser ailleurs⁴³. Nous avons, à l'aide de certains passages de *Ideen I* sur la modification de neutralité, avancé l'hypothèse d'une prise en main, par le Malin Génie, de la kinesthèse phénoménologisante elle-même. La tromperie n'en était donc plus du côté de la *justesse* de l'expression, mais *aussi*, et en connivence avec la délimitation problématique qui nous occupe, dans le phénoménologiser lui-même. Tromperie induite par une kinesthèse phénoménologisante sortie hors de ses gonds mais, sous couvert d'anonymat phénoménologisant, inaperçue comme telle et même paraissant «bonne», féconde en supposées phénoménalisations. La tromperie porterait alors non pas sur la *justesse* de l'expression, mais, bien avant, sur une fausse et présumée *fécondité* (en concrétudes) d'un phénoménologiser en réalité hors de ses gonds (et induisant des fausses concrescences). Le résultat d'un tel phénoménologiser n'est pas une expression menteuse mais une réification des concrétudes et un dessèchement de leur concrescence. Résultat qui est le versant négatif de l'effectivité de la kinesthèse

⁴⁰ L'analyse détaillée de cette préparation constitue l'essentiel du 2nd volet de ce travail : "Anatomía del quehacer mereologizante (II). El papel de los todos categoriales en la manifestación de relaciones de dependencia e independencia en el campo mereológico". *Eikasía* n°47.

⁴¹ Ce que, dans notre travail «Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens. Sur les implications contre-ontologiques de la réduction méréologique» *Eikasía* n°49, 2013 on avait longuement examiné sous une forme quelque peu différente : la réduction, engagée dans son contremouvement, ne sait pas où elle place les parenthèses (par conséquent, on n'est absolument pas d'accord avec l'aporie que prétend déceler C. Romano quant à la mise entre parenthèses, et qui mettrait à mal, selon lui, la phénoménologie ou, du moins, la réduction transcendantale). Il y a hyperbole (pour nous, la nuance de réflexivité de l'hyperbole est plus importante et fondamentale que la nuance d'exagération) de la mise entre parenthèses: mise entre parenthèses de la mise entre parenthèses en vue de la mise entre parenthèse, suspension de la suspension (en vue d'une suspension plus profonde) : c'est ainsi que se font espace les concrescences dans leur autonomie (par rapport à nos rythmes et échelle propre), et c'est ainsi qu'il y a lieu de penser des concrescences au-delà de notre finitude phénoménologisante (et, partant, phénoménalisante), à savoir, des – disait-on dans ce travail – «concrescences en souffrance».

⁴² On a longuement traité de cette question dans notre travail «Concrescences en souffrance et méréologie de la mise en suspens», *Eikasía* n°49, 2013.

⁴³ Dans nos travaux "Arquitectónica y concrescencia. Prolegómenos a una aproximación mereológica de la arquitectónica fenomenológica" (paru en 2012 dans les *Investigaciones Fenomenológicas*) et "La idea de concrescencia hiperbólica. Una aproximación intuitiva", *Eikasía* n°47, 2013, notamment dans le §6 intitulé "Parencia del Genio Maligno".

phénoménologisante, mais qui ne fait que confirmer, fût-ce par la négative, cette effectivité. Phénoménologiser de telle ou telle façon est, somme toute, lourd de conséquences. C'est bien pourquoi une théorie transcendantale de la méthode (tirant au clair l'anonymat phénoménologisant) a toute sa pertinence; et ce bien que, par ailleurs (mais c'est là un tout autre problème) cette théorie transcendantale de la méthode ne soit pas faite de préceptes a priori garantissant en quoi que ce soit de toucher aux concrétudes.

Il y a tout de même lieu de comprendre formellement ce qu'est une erreur phénoménologisante, une erreur dans l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante. En effet, le conséquent de ladite kinesthèse n'en est jamais épargné : un « mauvais » usage de l'écart phénoménologisant ne reste jamais sans conséquences dans la « phénoménalisation ». L'astuce du Malin Génie est d'induire une impression de *fécondité* (quant aux supposées concrescences amenées par un supposé phénoménologiser). Fausse fécondité. C'est là, par exemple, *mutatis mutandis*, le fait de certains délires de toute-puissance⁴⁴. Bien entendu, toute erreur phénoménologisante n'est pas « directement » le fait du Malin Génie ou, pour le dire autrement, ne découle pas de son *actualisation*, ce qui correspond au cas, bien particulier, des dérèglements psycho-pathologiques.

Ainsi, et laissant de côté la problématique du Malin Génie (bien qu'elle ait ici, aussi, toute sa pertinence), notons que, dans une analyse concrète, il s'agit de se tenir à un phénoménologiser qui, de son contremouvement, réveille, dans chaque concrétude, toute sorte de rapports de concrescence. Il s'agit, au fond, d'un phénoménologiser qui, de son contremouvement, suspend les concrétudes à leur non-être de rien que parties. C'est ainsi, depuis la précarité ontologique de leur rien que parties, que les composantes du vécu transcendentalelement réduit voient leur concrescence intensifiée. Ainsi, par exemple, la composante noématique « horizon » est vraiment *horizon* (donc *fungierend* comme horizon) quand elle n'est plus visée et pensée comme « contenant », comme élément plus « grand » ou « large » que les éléments qu'il contient, mais justement, *à même* d'autres rien que parties noématiques, comme un « ensemble » d'implications intentionnelles par où (et vers où) les concrétudes, en concrescence avec d'autres concrétudes, se tiennent (et se font). Même chose pour les horizons temporels, qui doivent être pensés comme rien que parties *à même* le présent vivant, et *à même* les protentions et rétentions (comme, elles aussi, des rien que parties): tous ces « éléments » sont ce qu'ils sont à être en concrescence, et ce depuis une précarité ontologique qui revire en intensité phénoménologique. Ils n'ont donc pas à être pensés comme des éléments assurés d'un minimum ontologique et s'ajoutant les uns aux autres pour former un conglomérat ou un agrégat. C'est comme « rien que parties » qu'il faut désormais penser les éléments de la théorie transcendantale des éléments. Ainsi, dans un vécu intentionnel quelconque, il faudra penser la façon concrète dont le rien que partie « sensation » ou « hylè sensible » contribue, depuis sa précarité ontologique, et quelque paradoxal que cela

⁴⁴ Cf. les analyses de Marc Richir sur l'affectivité du tyran dans *La contingence du despote*, d'imminente parution en espagnol : Cf. Marc Richir, *La contingencia del despota*, Brumaria (www.brumaria.net) notamment le chapitre XI.

puisse paraître, à la concrétion du tout du vécu. La concrétion *spécifiquement phénoménologique* du vécu tient au fait de ne tenir que de rien(s). Il n'y va pas d'une concrétion faite d'une sommation de *minima* ontologiques. L'agrégat ne fait pas concrétion au sens spécifiquement phénoménologique mais, justement, la défait. Le tout du vécu transcendentalelement réduit amène une réduction de ses parties à leur non être de rien que parties. Et, corrélativement, ce tout en devient, justement, tout concret au sens strict : strictement fondé de ces rien que parties.

Ce texte s'est limité ne serait-ce qu'à poser la question de l'influence du phénoménologiser sur la phénoménalisation (ou non-phénoménalisation et donc fermeture et fixation) des éléments de la théorie transcendantale des éléments, et à avancer, du côté de la théorie transcendantale de la méthode, certains éléments de réponse. Nous avons, de façon quelque peu opératoire, eu recours à une différence qui s'est avérée structurante pour notre texte, et dont nous voudrions, pour conclure, poursuivre l'explicitation : il s'agit de la différence, interne à la théorie transcendantale de la méthode, entre une « bonne » et une « mauvaise » déhiscence, pourtant impossibles à préciser a priori car, pour reprendre des concepts brièvement explicités au tout début de ce travail, l'antécédent de la kinesthèse phénoménologisante devra toujours attendre, pour juger de sa justesse, les effets induits dans son conséquent. C'est en cela qu'il ne peut pas y avoir de théorie transcendantale de la méthode *a priori*. La distinction que nous avons osée entre déhiscence « abstraite » et déhiscence « concrète » est en strict rapport avec le concept de fondation, sur lequel nous nous sommes attardé, mais aussi sur le traitement epiméréologique du phénoménologiser, et du concept de « spectre phénoménologisant », dont ce travail est un préambule.

295

SEPTIEMBRE
2016

Soulignons que la seule déhiscence tenable est celle qui s'appuie sur la concrescence. Or reste à clarifier ce que peut signifier que « s'appuyer en contremouvement sur » (ou, plutôt, « appuyer un contremouvement »)? Toute autre déhiscence est *désincarnée*; or ce problème appartient au volet de la « théorie transcendantale de la méthode » et n'est donc pas à confondre avec la question qui était ici en jeu, propre de la théorie transcendantale des éléments, et qui fut celle du concept méréologique de fondation et sa foncière incompatibilité avec les présupposés de la théorie des ensembles.

Néanmoins, bien que ces deux dimensions problématiques appartiennent à des volets différents, situés sur des vecteurs distincts, elles paraissent presque confondues, apparaissant parfois comme superposées. C'est dire à quel point des cellules architectoniques minimales sont au plus profond de la petite monnaie phénoménologique. Nul ne saurait s'en étonner dès lors que l'on prend pleine conscience du caractère intrinsèquement composite de la « phénoménalisation » ou, si l'on veut, du phénomène comme réduit à sa « phénoménalisation »: la concrescence comme résultat en est (le *conséquent* de la kinesthèse phénoménologisante), mais aussi le pur écart phénoménologisant (l'*antécédent* de la kinesthèse phénoménologisante). Or, du côté de ce dernier, il y a toujours une frange de « phénoménologisation » anonyme (de l'ordre de l'anonymat phénoménologisant, à ne pas

confondre – surtout pas ici, ce qui serait catastrophique – avec l’anonymat transcendantal⁴⁵). Évidemment, c’est le concept d’anonymat phénoménologisant, mis en place par Fink dans sa *VI^{ème} Méditation Cartésienne*, qui fait du phénoménologiser bien plus qu’une simple scientification (ce n’est là qu’un aspect du phénoménologiser, celui de ladite « *Verwissenschaftlichung* ») et bien plus qu’une mise en architectonique explicite. Le phénoménologiser a, en un sens, partie liée avec (et dans) la phénoménalisation comme phénoménologiser *anonyme*, ce qui – mais c’est là une autre question qu’il faudra aborder ailleurs – pose à nouveaux frais la question, que le génie de Frank Pierobon a su soulever, d’une effectivité anonyme de la *Vorzeichnung* architectonique.

⁴⁵ Marc Richir semble confondre les deux genres d’anonymat; il est pourtant à se demander – comme le suggère Sacha Carlson – si cette confusion n’est pas la conséquence d’un pari initial d’origine fichtéenne (et, en cela, anti-husserlien) qui est celui d’assimiler sciemment phénoménologisation et phénoménalisation, faisant passer, dans les niveaux architectoniques les plus profonds, la théorie transcendantale de la méthode dans la théorie transcendantale des éléments.